

<https://www.elcorreo.eu.org/Echapper-a-la-Bot-Bonanza>

Échapper à la « Bot Bonanza »

- Empire et Résistance -

Date de mise en ligne : samedi 1er août 2026

Copyright © El Correo - Tous droits réservés

Les hippies avaient-ils la réponse ? Il est difficile de monétiser son jardin sans connexion internet, car les robots ne peuvent pas le voir.

Si vous n'y avez pas prêté attention, vous ignorez peut-être que, malgré la présence de neuf milliards d'êtres humains sur cette planète – qui mangent, dorment, font l'amour, élèvent des enfants, jardinent, connaissent des moments difficiles et se relèvent –, leur influence sur le monde est minime. Leur pouvoir d'agir se limite principalement à leur vie privée. Les systèmes qui déterminent les décisions en matière de finance, de politique, de justice, de médias, et même leur propre identité, sont gérés par des robots, alors même que le discours public affirme que ce sont les « êtres humains » qui sont aux commandes.

Nous continuons de parler comme si des êtres humains étaient aux commandes. Nous disons : « les marchés ont décidé », « les électeurs ont choisi », « les consommateurs sont confiants », « les juges ont examiné les preuves ». Mais si l'on observe attentivement le fonctionnement réel de ces systèmes, on constate partout le même schéma : les robots prennent les décisions opérationnelles ; les humains servent principalement de point de départ, d'ornement et d'explication a posteriori.

Marchés et argent : la machine à manipuler

Prenons d'abord les marchés, car ils sont les plus transparents quant à leur fonctionnement, si l'on sait où regarder.

Nous conservons encore l'image cinématographique d'une salle de marché : une grande salle remplie de personnes, téléphones et écrans à la main, donnant des ordres à la volée, transpirant à grosses gouttes avant de prendre une décision. C'était la réalité autrefois. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un décor. Les prix affichés sur votre écran ne sont pas le fruit du jugement de mille personnes ; ils résultent de l'analyse de milliers d'algorithmes qui interprètent les ticks, les signaux et les données factorielles pour faire fluctuer les prix à la hausse ou à la baisse.

Les robots négocient entre eux. Ils définissent la « *tendance* », le « *risque* » et la « *valeur* » en fonction de leurs propres paramètres : moyennes mobiles, bandes de volatilité, scores de *momentum*, expositions aux facteurs. Lorsque ces paramètres changent, ils passent des ordres. Les êtres humains interviennent en amont sous forme de données (publications de résultats, indicateurs macroéconomiques, gros titres) et en aval sous forme de narrateurs. La décision finale – acheter ceci, vendre cela, maintenant – est entièrement automatisée.

Le langage refuse de le dire. Il nous dit « *Wall Street a clôturé en ordre dispersé* », comme si une foule de personnes pesait le pour et le contre et se forgeait une opinion collective. On dit que « *les investisseurs ont réalisé des profits* » alors que les règles de prise de bénéfices se sont déclenchées parce qu'une action a franchi un seuil critique. On dit que « *le marché est optimiste* » alors que les modèles de risque sont passés de « *réduire l'exposition* » à « *augmenter l'exposition* ». Chaque expression insinue subrepticement une capacité d'action qui n'existe plus.

Politique et élections : des profils stéréotypés

On fait la même chose en politique. On nous dit que « les électeurs ont décidé », que « *l'USAmérique a rejeté X* » ou « *a adopté Y* », que « *le public a fait passer un message* ».

Les images sont familières : des gens qui se rendent dans les gymnases scolaires, qui tapent leur bulletin de vote, qui ressortent avec le sentiment d'avoir fait leur devoir civique. **C'est la façade sentimentale.**

En réalité, la politique moderne consiste à cibler des profils avec des systèmes automatisés. Les campagnes ne vous voient pas comme une personne à part entière ; elles se basent sur un historique : âge, code postal, historique d'achats, habitudes médiatiques, religion et origine ethnique supposées. Des robots décident quel message vous verrez, à quel moment, sur quel appareil, et par quel visage. D'autres algorithmes analysent les données : agrégateurs de sondages, modèles de participation, simulateurs démographiques. Ils définissent la composition et le comportement de « l'électorat ».

Avant même que vous n'arriviez à l'isoloir, une machine de recommandation et de persuasion a déjà travaillé discrètement pendant des mois. Elle a déterminé quels problèmes sont perçus comme urgents, lesquels sont négligés, quels candidats paraissent sérieux, lesquels sont ridicules. Lorsque les experts affirment que « *les électeurs ont voté pour X* », ils décrivent le résultat de cette machine, et non une après-midi de délibérations posées dans une mairie de Nouvelle-Angleterre [ou ailleurs].

Vous remplissez toujours le bulletin de vote. Mais votre choix s'inscrit dans un ensemble d'options construites et interprétées par les algorithmes. Le texte indique que vous avez voté. En réalité, vous n'avez fait que reproduire une logique programmée bien avant votre arrivée.

Opinion et actualités : l'opinion publique synthétique

L'expression « *opinion publique* » semble désigner la somme de millions de voix individuelles. En réalité, ce que vous percevez comme opinion est un schéma produit par des algorithmes de filtrage et de pondération.

Les flux d'actualités ne reflètent pas la réalité ; ce sont des contenus soigneusement sélectionnés par des moteurs de recommandation qui ont appris ce qui vous incite à cliquer. L'indignation se propage car elle est tenace. Les bots le remarquent et l'amplifient. Rapidement, des sociétés entières sont informées que « *les gens sont furieux à propos de X* » car des machines ont amplifié un schéma émotionnel particulier. Dans la vie réelle, les gens sont peut-être fatigués, ennuyés ou simplement indifférents, mais l'indicateur affiche de la colère, et la colère devient alors le monde dominant.

Les sondages sont eux aussi des produits automatisés. Les réponses brutes sont collectées, nettoyées et traitées par des systèmes de pondération qui définissent qui compte et qui ne compte pas. Des modèles de participation déterminent les groupes démographiques à privilégier. Le titre « *Les USAméricains soutiennent Y* » n'est pas un simple décompte ; c'est la voix d'un citoyen synthétique, construit par un programme à partir de fragments de données.

Vous argumentez, vous vous plaignez, vous publiez. Mais vous le faites dans le cadre d'un agenda défini par des algorithmes : quels sujets sont « *tendances* », quelles informations sont « *importantes* », quelles opinions sont « *majoritaires* », lesquelles sont « *marginales* ». Le discours officiel vous dit : « *Ce que disent les utilisateurs* ». En réalité, ce sont des modèles qui décident de ce que signifie être un « *utilisateur* » et de ce qui apparaît sur votre écran.

Identité et jugement : des scores plutôt que des visages

Autrefois, votre réputation était un sujet de conversation. Voisins, supérieurs, clients, cousins se racontaient des

histoires ; vous étiez jugé sur ces récits. Aujourd'hui, votre réputation se résume en grande partie à un score.

Un logiciel de notation de crédit décide si vous pouvez obtenir un prêt immobilier ou une voiture. Des modèles de risque déterminent si vous êtes suffisamment sûr pour un emploi ou un appartement. Dans certaines juridictions, des outils d'évaluation des risques criminels aident à décider si vous attendrez votre procès à domicile ou en prison. Il ne s'agit pas de jugements humains au sens traditionnel du terme. Ce sont des calculs effectués sur des données : une facture impayée, un déménagement, un changement d'emploi, une amende.

Le système génère un chiffre. Ce chiffre vous suit partout. Banquiers, propriétaires, employeurs et juges consultent ce chiffre et le considèrent comme l'essence même de votre valeur. Ils peuvent l'ajuster légèrement, mais la plupart du temps, ils ne modifient pas le score ; ils s'y conforment.

Le discours officiel dit : « *Nous avons évalué votre candidature* », « *Le juge a examiné les circonstances* ». Concrètement, le robot vous classe dans une catégorie et les humains hésitent à le contester. Vous restez une personne à vos yeux, mais une part croissante du monde vous perçoit comme un vecteur de risque et de rendement.

Biens, services et une économie sans nous

Poussez maintenant cette logique à l'extrême.

Imaginez que les robots continuent de faire exactement ce qu'ils font actuellement : négocier, optimiser, acheminer, noter : mais que l'on abandonne l'illusion bien-pensante que le comportement humain est le moteur du système. Que se passe-t-il ?

Les robots peuvent :

- Continuer à négocier des actions, des obligations, des devises et des produits dérivés.
- Continuer d'allouer des capitaux aux usines en fonction des rendements attendus.
- Continuer de générer des signaux de « demande » à partir de modèles et d'envoyer des bons de commande aux entreprises.
- Continuer d'acheminer les conteneurs et de planifier les camions le long des chaînes d'approvisionnement.

Les usines continueront de produire des téléviseurs, des réfrigérateurs, des routeurs, des chaussures et des jouets. Les entrepôts continueront de se remplir. Les logiciels de logistique continueront de déplacer les palettes au gré de l'offre et de la demande prévisionnelle. Chaque étape de la chaîne sera enregistrée comme « *production* », « *commerce* », « *stock* », « *PIB* ».

Imaginez maintenant... Si... Personne n'ouvre jamais les cartons. Aucun enfant ne joue jamais avec les jouets. Aucune famille ne mange jamais la nourriture. Les marchandises restent sous film plastique, sous des éclairages automatisés dans des bâtiments automatisés. Du point de vue des robots, l'économie tourne à plein régime. Commandes passées, marchandises livrées, paiements encaissés. Le fait qu'un être vivant utilise ou non ce que le système produit n'est pas une variable du modèle.

Les services complexifient le tableau : coupes de cheveux, interventions chirurgicales, soins infirmiers, enseignement. Les machines ne peuvent pas encore laver un patient, couper les cheveux avec goût, ni réconforter les mourants. Mais même dans ce domaine, une grande partie de la logique sous-jacente est déjà algorithmique : scores de triage, codes de facturation, autorisations d'assurance, planification des rendez-vous. Le contact humain se déroule dans des cadres décisionnels construits par des logiciels.

Dans ce monde imaginaire, les humains sont des points d'aboutissement biologiques dont le système doit occasionnellement tenir compte : calories, lits, cellules. Le principal moteur de coordination et d'allocation est entièrement automatisé. Les robots achètent les biens, les expédient, les stockent et enregistrent les opérations comme « *saines* ».

La ville superflue

Une fois ce constat établi, les villes apparaissent moins comme des centres de vie humaine et plus comme des centres de vie mécanique.

Autrefois, la ville était le lieu de convergence de l'action : artisans, imprimeurs, médecins, commerçants, enseignants, rédacteurs, politiciens, tous exerçant un travail ayant un impact direct. Aujourd'hui, dans de nombreuses villes, les fonctions centrales sont les centres de données, les banques sans guichet, les plateformes logistiques et les tours de bureaux où travaillent des personnes dont le rôle est d'alimenter et d'interpréter les données des machines.

Dans ce contexte, un constat amer s'impose : Si vous êtes en ville, vous devenez de plus en plus inutile au système. Votre rôle se limite à engorger les routes, remplir les égouts de déchets et alimenter les tableurs de données. Les robots effectuent le travail qui intéresse réellement le système.

Le système a besoin de personnes à qui vendre, à évaluer et, occasionnellement, à punir.

Il n'a pas besoin de votre jugement.

Il n'a pas besoin de votre présence, si ce n'est comme source de données.

Plus votre vie citadine se résume à fixer des écrans, à remplir des formulaires et à obéir à des instructions automatisées, plus il devient évident que vous êtes un périphérique relié à une machine que vous n'avez pas conçue.

Nous avons déjà observé une réaction instinctive face à cela.

À la fin des années 1960 et dans les années 1970, certains membres de la génération Woodstock tentèrent de s'émanciper. Ils s'installèrent dans des communautés et des fermes rurales, déterminés à cultiver leur propre nourriture, à profiter du soleil et à construire une vie au rythme de la terre et des saisons, plutôt que dictée par des horaires fixes et des néons. La plupart finirent par se résigner ou retourner à la société. La ville et l'économie les attirèrent. Le système se montra patient ; il leur offrait salaires, supermarchés et appartements confortables.

Mais ce qui était alors encore flou apparaît plus clairement aujourd'hui. Ces hippies ne poursuivaient pas seulement

un idéal pastoral ; ils cherchaient à échapper à un système en pleine automatisation. Aujourd'hui, ce système s'est transformé en robots qui gèrent les marchés, évaluent les citoyens, façonnent l'opinion publique et acheminent les marchandises. Ils n'avaient pas les mots pour décrire cela ; nous, si.

La seule vie que les robots ne peuvent pas vivre

Dès lors qu'on admet que les systèmes fondamentaux – finance, politique, médias, identité, la coquille de l'économie – ont discrètement effacé toute possibilité d'action humaine de leur fonctionnement, les choix se réduisent comme peau de chagrin.

Vous pouvez rester en ville, totalement intégré à la logique des robots, et accepter votre rôle de simple donnée, de déchet. Vous pouvez continuer à laisser votre valeur se mesurer en scores, vos opinions façonnées par les flux d'informations, vos « choix » manipulés par les campagnes publicitaires, votre avenir dévalorisé par des modèles. Vous resterez occupé – réunions, échéances, abonnements – mais vous serez occupé au sein d'un système qui n'a pas besoin de vous en tant que personne, seulement comme signal.

Ou bien, vous pouvez commencer à faire ce que la génération [Woodstock](#) n'a jamais vraiment achevé : investir votre vie dans des domaines et des pratiques où les robots sont incompetents.

Vous pouvez cultiver vos propres aliments. Abattre votre propre viande. Construire et réparer votre propre abri. Vivez parmi des voisins que vous pouvez voir et toucher, dans un lieu où vos principales interactions se limitent à la météo, la terre, le bois et les animaux, et non à des tableaux de bord et des scores. Vous n'échapperez pas totalement à la machine – vous recevrez toujours vos avis d'imposition et vos factures d'assurance – mais vous ne serez plus un simple rouage. Vous serez un être humain dans un lieu précis, exerçant un travail qui a une raison d'être autre que la simple collecte de données.

Il est difficile de monétiser son jardin sans connexion internet, car les robots ne peuvent pas le voir. C'est peut-être la preuve la plus flagrante que vous agissez enfin pour vous-même. Si les robots ne peuvent pas vous mesurer, vous redeviendrez peut-être authentique.

[J. Matson Heininger](#) pour son [Blog](#)

[Marie Claire Teillier](#), 23 Juillet 2026.

Rédigé par : *Marie-Claire Tellier* et publié dans [Overblog](#)

Original :

[ESCAPING THE BOT BONANZA](#)

Did the hippies have the answer : It is difficult to monetize your garden without an internet connection, because the bots can't see it (...) [J. Matson Heininger](#), Jul 23, 2026

[El Correo de la Diaspora](#). Paris, le 1er août 2026.